

LES HÉRITIERS
de la Calder Wood

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les héritiers de la Calder Wood / Marylène Pion

Nom: Pion, Marylène, 1973- , auteure

Pion, Marylène, 1973- | La dame de compagnie

Description: Sommaire incomplet: tome 1. La dame de compagnie

Identifiants: Canadiana 20230068618 | ISBN 9782897838683 (vol. 1)

Classification: LCC PS8631.I62 H47 2023 | CDD C843/.6-dc23

Publié sous le titre *Calder Wood* © 2023 Éditions Jeanne & Juliette
© 2023 Les Éditeurs réunis, pour la présente édition.

Illustration de la couverture: Oscar Casel

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARYLÈNE PION

LES HÉRITIERS
de la Calder Wood

★ *La dame de compagnie*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Les étrangers d'ici, 2022

Les lumières du Ritz

1. *La grande dame de la rue Sherbrooke*, 2021
2. *Les heures sombres*, 2021
3. *Les étincelles de l'espoir*, 2022

Le cabaret, 2020

Rumeurs d'un village

1. *La sentence de l'Allemand*, 2019
2. *L'heure des choix*, 2019

Le grand magasin

1. *La convoitise*, 2017
2. *L'opulence*, 2017
3. *La chute*, 2018

Les secrétaires

1. *Place Ville Marie*, 2015
2. *Rue Workman*, 2015
3. *Station Bonaventure*, 2016

Les infirmières de Notre-Dame

1. *Flavie*, 2013
2. *Simone*, 2013
3. *Évelina*, 2014
4. *Les Nursing Sisters*, 2014

Flora, une femme parmi les Patriotes

1. *Les routes de la liberté*, 2011
2. *Les sacrifices de l'exil*, 2012

Prologue

Montréal, fin septembre 1900

Le cocher immobilisa le fiacre après avoir franchi les imposantes grilles ouvertes. Il descendit de la voiture et offrit une main secourable à sa passagère. Une jeune femme d'à peine vingt-cinq ans s'extirpa, un vieux sac de tapisserie à son bras. Florence Provencher était enfin arrivée là où elle voulait tenter sa chance. De taille moyenne, elle portait un manteau de serge gris foncé et une longue jupe assortie. Coiffée d'un chapeau de feutre orné d'un ruban de velours couleur sapin sublimant ses yeux pers, la jeune femme châtaine souriait. Quand il l'avait fait monter dans le véhicule à la gare Windsor, le cocher l'avait trouvée plutôt jolie, avec son nez fin, son visage ovale et ses pommettes saillantes. Il se doutait de l'origine modeste de cette jeune femme rien qu'en posant les yeux sur son vieux sac et sur la malle usée qui lui servaient de bagages.

Pendant que l'homme s'affairait à détacher celle-ci du porte-bagages, la voyageuse leva la tête. La majestueuse demeure qui se dressait devant elle la bouleversait, sinon l'effrayait. Elle n'en avait jamais vu d'aussi colossale. Le manoir Calder était là, au sommet d'une colline, surplombant Montréal. Un écho à la fortune de cette famille notable de la province de Québec, et qui semblait n'attendre que son invitée. Des pierres calcaires grises recouvraient les parois de la résidence de style néorenaissance, protégeant par leur épaisseur les murs des froids d'hiver. Ces derniers, à l'aspect

bossué, renforcés aux angles et sur le pourtour des fenêtres par des rocs taillés, conféraient à l'endroit une allure prestigieuse. L'habitation était flanquée d'un campanile d'une hauteur considérable qui paraissait la diviser en deux. Au sommet de cette tour, un mât de fer dépourvu de fanion s'élevait vers les cieux. Le manoir était coiffé de toits de cuivre verdis par le temps. Les nombreuses ouvertures qui perçaient sa structure devaient procurer à ses occupants une vue splendide sur les alentours.

La jeune femme compta les marches de l'escalier en pierre censé la mener à l'entrée de cette demeure d'exception. La malle posée à ses pieds et son sac en tapisserie à la main, qui commençait déjà à lui peser, la firent hésiter à le gravir. Le cocher, resté près d'elle, se rendit compte qu'elle ne pourrait pas monter seule cet imposant bagage, qu'il trouvait lui-même trop lourd. Par altruisme, l'homme s'en empara et entreprit de grimper la vingtaine de marches. Elles conduisaient à un portique découvrant deux portes massives, décorées de caissons ornés de rosettes en leurs centres. Des colonnes encadraient ces ouvertures et supportaient un fronton où l'on pouvait voir une tête de chien, au-dessus de laquelle étaient gravées des armoiries. La lettre *C* était entrelacée de branches et de feuilles d'érable sculptées dans la pierre. Le cocher s'arrêta pour souffler en reposant son fardeau, tandis que la jeune femme le rejoignait. Une fois près de la porte, elle fouilla dans la petite bourse attachée à son poignet et paya à l'homme son dû. Celui-ci la salua en frôlant sa casquette puis descendit les marches en sifflant un air allègre.

Florence, rongée par la nervosité, fixait l'entrée. Son incertitude était légitime. Elle avait quitté tout ce qu'elle connaissait pour venir ici. Le vent frais lui fit cependant prendre conscience qu'elle n'avait guère d'autre choix que de rentrer à l'intérieur du manoir. Inspirant profondément afin de calmer les battements

de son cœur, défiant encore un moment la porte du regard, elle se décida à pousser le bouton de laiton encastré dans le mur de pierre. La jeune femme tenta de maîtriser son angoisse et redressa les épaules.

Un instant, elle pensa héler le fiacre. Peut-être le cocher pourrait-il revenir la chercher et l'empêcher de regretter son excès d'esprit d'aventure. Mais la porte s'ouvrit, l'obligeant à se ressaisir.

LE FANTÔME DU MAÎTRE

1

Fiona Calder sortit son collier de l'écrin de velours et le donna à Clotilde, sa domestique, pour qu'elle l'attache derrière sa nuque à l'aide du fermoir doré. Du bout de ses doigts déformés par l'arthrite, l'octogénaire caressait le rang de perles. Elle avait toujours aimé l'effet nacré sur sa robe de taffetas bleu cobalt. Clotilde brossa délicatement la fine chevelure blanche de la maîtresse de maison et entreprit de la coiffer d'un chignon soigné. Pendant un moment, la femme observa son reflet dans le miroir. Ses yeux bleus avaient gardé la même vivacité qu'en sa jeunesse, malgré ses problèmes de vision. En revanche, le temps avait marqué de rides la peau de son visage. Sa bouche, autrefois charnue, était désormais encadrée de sillons tracés par son âge vénérable. Malgré l'acharnement de sa domestique, des mèches rebelles s'échappaient de son chignon, lui donnant un air négligé. Avec un geste d'impatience, Fiona lui tendit deux peignes nacrés pour qu'elle corrige la situation. Ces ornements produiraient un bel effet avec ses perles. L'employée recula d'un pas afin d'admirer le résultat de sa mise en beauté. Fiona opina du chef.

La dame n'avait plus l'habitude de se faire aussi élégante en plein après-midi, mais la visite de sa petite-fille Charlotte et surtout la rencontre avec cette énième candidate l'avaient forcée à se mettre à son avantage. Elle ne comptait pas afficher la moindre vulnérabilité face à Charlotte, qui s'était mis en tête de lui imposer une dame de compagnie. Fiona serait donc flamboyante. Elle avait prévenu

sa petite-fille qu'elle se plierait pour la dernière fois à cette corvée, tout en sachant déjà au fond d'elle-même qu'elle n'accepterait jamais qu'une étrangère s'installe sous son toit. Elle n'avait pas besoin d'une dame de compagnie, ses domestiques lui suffisaient amplement. Fiona pinça les lèvres. Charlotte devrait se rendre à l'évidence qu'elle n'était pas une vieille dame sénile qui avait besoin d'un garde-fou. Elle était encore capable de trouver divertissement par elle-même sans qu'une inconnue s'occupe d'égayer ses journées comme si elle gardait un enfant.

Clotilde perçut son agacement alors qu'elle remplaçait les peignes dans ses cheveux. Elle avait surpris une conversation entre le majordome et l'intendante au sujet de cette dame de compagnie que voulait lui imposer madame Charlotte, et elle comprenait que sa patronne en soit aussi excédée. Elle-même ne saisissait pas l'entêtement de la petite-fille de Madame quant à vouloir lui trouver une telle personne. Dans le but de raviver la bonne humeur de sa patronne, Clotilde lui demanda s'il était prévu que sa petite-fille prenne le repas avec elle et si, dans ce cas, elle devait prévenir la cuisinière. Fiona haussa les épaules.

— J'ignore si Charlotte m'accordera un peu plus de son temps que d'ordinaire et si elle me fera le plaisir de sa présence à ma table. Prévenez tout de même Malvina que c'est une possibilité.

Clotilde y agréa avant de tendre un flacon à sa maîtresse, qui s'aspergea généreusement de parfum capiteux. Puis la domestique rangea les objets qui encombraient la coiffeuse, comme sa patronne l'exigeait chaque fois qu'elle terminait de préparer sa toilette. Celle-ci, toujours plongée dans ses réflexions, hochait la tête en maugréant :

— Charlotte ne comprend pas que je ne veux personne pour veiller sur moi. Vous êtes là pour me distraire si je finis par trop

m'ennuyer. Ça suffit amplement. C'est même à vous que je devrais confier le poste de dame de compagnie.

Interloquée, Clotilde en oublia toute retenue et s'exclama avec enthousiasme :

— Oh ! J'en serais si heureuse ! Je suis entièrement dévouée à votre service, Madame, et c'est avec plaisir que je passerais plus de temps avec vous.

— Dans ce cas, je ferai part de mes intentions à Charlotte. Elle n'aura d'autre choix que de se plier à ma volonté, puisqu'au bout du compte c'est moi qui décide !

L'octogénaire se leva et, s'emparant de la canne que lui tendait Clotilde, se dirigea vers un fauteuil placé près d'un foyer allumé.

— Je vais me reposer un peu. Prévenez-moi quand Charlotte sera arrivée.

Clotilde acquiesça et sortit. D'un pas léger, elle marcha en direction de la cuisine. Elle aimait ses fonctions de domestique, mais que sa patronne songe à la prendre comme dame de compagnie était inespéré et l'enchantait grandement. D'une part, ses gages seraient meilleurs, mais, surtout, elle se distinguerait des autres employés de la maison. Ses compétences seraient enfin reconnues ! Une véritable promotion !

* * *

De sa démarche traînante, Amos Donaldson avançait en direction de la porte d'entrée. Quand le temps était humide, le vieux majordome d'une soixantaine d'années ressentait plus encore le traumatisme causé à sa jambe par l'accident de hache qu'il avait subi à seize ans. Ce souvenir aurait dû lui être insupportable, mais, même s'il subsistait encore une cicatrice de l'entaille sur sa jambe

et quelques séquelles physiques, cette mésaventure avait changé positivement le cours de sa vie. C'était grâce à elle qu'Amos était entré au manoir.

Le bruit strident de la sonnette retentit de nouveau, l'exaspérant encore plus. Cette maudite sonnerie électrique installée depuis quelque temps avait remplacé le son agréable du heurtoir sur le bois et ne faisait qu'aviver sa mauvaise humeur.

Sans ménagement, Amos ouvrit la porte sur une jeune femme dans la vingtaine, sac en tapisserie à la main et malle de voyage à ses pieds. D'un air sévère, il la détailla de haut en bas. Cette fille ne semblait pas bien différente de toutes celles qu'il avait accueillies au cours des dernières semaines. Il ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi celle-ci était aussi chargée, alors qu'elle n'était convoquée que pour une entrevue d'embauche. D'un geste, il lui signifia de pénétrer dans la maison et, après s'être emparé de sa malle, il la déposa sous le portique en refermant la porte. Florence retira immédiatement son chapeau, exposant ainsi ses cheveux châtons décoiffés par le long voyage. Elle fut éblouie par la vue du grand escalier, trônant au milieu du hall d'entrée. Immense, il déployait sa richesse, toute de chêne sculpté, dans la vaste salle. Chaque marche en était lustrée, lui faisait craindre de les fouler. Les rambardes et les balustrades étaient gravées de motifs floraux. De plus en plus intimidée et persuadée qu'elle n'était pas à sa place, elle replaça quelques mèches d'une main tremblante. La prestance de cet homme la troublait également. Il n'avait rien de comparable à ses connaissances de Sainte-Julienne. Et cela ne tenait pas tant sa livrée, somme toute commune à sa fonction, qu'à un certain maintien et une assurance dans le regard qui disaient qu'ils ne côtoyaient pas les mêmes sphères. Un moment, Florence considéra son bagage. Devait-elle le laisser là ? En guise de réponse à son questionnement muet, Amos lui fit signe de le suivre. Elle

emboîta le pas à l'homme presque chauve, laissant derrière elle sa malle, mais emportant son sac. Si l'extérieur du manoir lui était apparu impressionnant, son intérieur l'était encore davantage. La décoration du portique et du couloir était somptueuse. De larges boiseries brillamment sculptées, du lambris et du papier peint soyeux recouvraient les murs et donnaient un aspect raffiné et chaleureux au corridor. Florence remarqua une légère claudication chez celui qui la précédait. Il portait un pantalon et un frac noirs, chemise blanche, nœud papillon et gilet. Le tapis moelleux posé sur le parquet de chêne étouffait le bruit de ses chaussures cirées. Il s'arrêta devant une porte massive qu'il ouvrit, découvrant à Florence une salle décorée avec richesse.

La jeune femme, impressionnée, osa pourtant promener son regard autour d'elle. L'homme l'avait qualifiée de petit salon, mais Florence avait peine à concevoir que cette pièce puisse être ainsi désignée. L'endroit était peut-être plus grand que le rez-de-chaussée de la maison où vivaient ses parents. Les meubles étaient recouverts de brocarts précieux. Une imposante fenêtre offrait une luminosité agréable à l'espace, et, derrière sa vitre, une luxuriante fougère s'épanouissait sous les rayons et s'étalait sur le parquet. La pompe du décor intimida Florence, bien en peine de s'être imaginé un tel faste. Qu'en serait-il des autres appartements de cette demeure ? Le majordome lui indiqua un fauteuil, où Florence hésita à s'asseoir. Elle s'y installa avec raideur puis regarda l'employé, qui semblait satisfait de ses manières, s'éloigner pour prévenir la maîtresse des lieux de son arrivée. De plus en plus nerveuse, Florence ne tenait pas en place. Elle se releva, fit quelques pas avant de s'approcher du mur où des photographies étaient encadrées. Une d'elles retint particulièrement son attention. Un homme, un peu plus âgé qu'elle, et surtout d'une grande beauté, offrait un sourire figé au photographe qui avait osé immortaliser son visage fin. Florence fixa quelques instants les traits de

cet inconnu. Quelque chose dans son regard, une obscurité, fit écho en elle. Malgré sa distinction, il ne paraissait pas à sa place, semblait même au bord de la fuite. Un malaise similaire à celui du modèle posant pour la postérité la parcourut. Elle eut l'impression que l'homme du cadre était un imposteur, lui aussi. Qu'ils pourraient partager cette charge si jamais elle se confiait au papier glacé. Elle se sentit ridicule.

Florence était de plus en plus convaincue de ne pas se trouver à sa place dans ce somptueux manoir. De sa main libre, elle fouilla dans la poche de son manteau en drap de laine et en sortit une lettre qu'elle déplia maladroitement. Elle relut les quelques lignes lui confirmant qu'elle était attendue par la famille Calder. Les mots rédigés par Victorine n'eurent pas l'effet apaisant qu'elle escomptait. Elle la rangea, déçue et toujours aussi nerveuse. Soudain, sa famille lui manquait. Tôt ce matin, elle avait quitté la gare de Sainte-Julienne, son village natal, pour se rendre à Montréal. Au fil du trajet, sa confiance avait commencé à lentement s'étioler. Pourtant, Florence avait fait preuve d'une audace qu'elle ne se connaissait pas : quitter sa famille, son fiancé et tous ses repères pour partir loin de chez elle et rencontrer seule ses futurs employeurs. Une lettre abandonnée en bout de table avait suffi à couvrir son échappée à l'aube. Ce n'est qu'une fois dans le train que son envie d'aventures, son esprit de rébellion avaient peiné à masquer sa peur et son amour pour ceux qu'elle laissait derrière elle. Se reprenant, la jeune femme retourna s'asseoir sur le fauteuil que lui avait désigné le majordome et y resta, rongée par l'appréhension, guettant le moindre bruit de couloir, de portes ou de voix, venues peut-être lui annoncer un changement de vie.

2

En proie à ce doute qui grandissait encore dans sa pensée, Florence occupait son attente en chassant des poussières imaginaires sur sa blouse et en vérifiant maintes fois que ses mains étaient impeccables, sans trace des travaux manuels auxquels elle s'astreignait chez ses parents. L'agitation avait depuis longtemps pris le pas sur la fatigue du voyage et la nuit blanche d'excitation qu'elle avait passée la veille. L'attente était trop longue, déplaisante. Le majordome avait-il oublié de prévenir ses hôtes de sa venue ? Ou bien la testait-on ? Florence réprima l'envie de s'annoncer elle-même. Elle ferma les yeux, songea aux paysages de Sainte-Julienne, au sourire de sa mère, et à sa détermination, jusqu'ici presque sans faille.

Le grincement de la porte du salon la fit sursauter. Elle hésita quelques secondes. Devait-elle se lever ? En voyant que celui qui pénétrait dans la pièce était un gamin d'à peine dix ans, elle souffla de soulagement et demeura calmement sur son siège. L'enfant, les cheveux en bataille, tenait une pile de feuilles sur laquelle était posée une boîte de crayons de couleur. Son pas était sûr. Il était chez lui. Il déposa son matériel sur un petit secrétaire placé au fond de la pièce et s'installa derrière la table de travail sans tenir compte de la présence de Florence. Celle-ci s'amusa de la concentration du garçon. Mais, se sentant observé, l'enfant leva finalement la tête et bondit à sa vue. Ne l'avait-il vraiment pas vue ? Il la considéra quelques instants puis, délaissant ses affaires, s'approcha d'elle. Florence se leva vivement et le salua avec un

sourire aimable en lui tendant la main. Soudain conscient de son air négligé, il se raidit, replaça sa chemise dans ses pantalons, se recoiffa du plat de la main, puis se plia à cette formule de salut conventionnel. Devant le sérieux du garçon, Florence retint un rire.

— Je ne sais pas qui vous êtes, Mademoiselle, mais vous auriez dû m'avertir de votre présence.

— Vous paraissiez si concentré que je n'ai pas osé, j'en suis désolée. J'ai rendez-vous avec madame Reed, qui doit me rejoindre ici.

— Vraiment ?

Le garçon la détailla des pieds à la tête, ajoutant à son malaise. Bien décidée à ne pas se laisser perturber par cet enfant qui lui paraissait tout à coup bien insolent, Florence afficha son plus beau sourire.

— Je m'appelle Florence Provencher. Je suis ici pour le poste de dame de compagnie, et...

— Je suis Jeremy Reed, mais tout le monde m'appelle Jim ! la coupe-t-il.

— Enchantée, monsieur Jim ! Êtes-vous le fils de madame Reed avec qui j'ai rendez-vous ?

Le garçon acquiesça tout en continuant de la dévisager de ses grands yeux bleus, un sourire espiègle et enjôleur sur les lèvres.

— Ma mère ne devrait pas tarder.

— En attendant, peut-être voudriez-vous me montrer ces dessins auxquels vous vous appliquiez ?

Le garçon bomba le torse, fier de susciter l'intérêt de cette inconnue. Avec un aplomb désarmant, il s'empara de sa main et l'attira près du secrétaire. L'enfant lui présenta ses différentes œuvres, laissant Florence impressionnée par son indéniable talent. Il savait y faire avec des crayons de couleur, ses dessins étaient empreints d'une grande sensibilité. Sous la pile de feuilles, Jeremy sortit une chemise renfermant d'anciennes esquisses. Il s'agissait de portraits de famille réalisés à diverses occasions. Plusieurs personnes étaient représentées, d'âges différents, toutes à leurs occupations quotidiennes. Mais les yeux de Florence s'arrêtèrent sur une de ces figures. Elle reconnut aussitôt l'homme de la photo. Le dessin, quoique naïf, avait capté l'énigme de ce personnage qui l'intriguait plus que de raison. Constatant qu'elle s'attardait sur lui, Jeremy expliqua qu'il s'agissait de son oncle Gregory et qu'il avait dû utiliser sa photographie à défaut de pouvoir le dessiner réellement.

— Il est très ressemblant, en tout cas, lui assura Florence. Il sera sûrement ravi de voir que vous l'avez si bien représenté.

— J'ai hâte que mon oncle revienne, et pas seulement pour mon dessin. Quand il sera là, ma mère cessera de s'inquiéter pour Granny. Tous les jours, elle rencontre de potentielles dames de compagnie, alors que Granny ne veut rien savoir. Elles ne s'écoutent pas du tout !

Le sourire confiant que s'évertuait à afficher Florence s'effrita. Elle n'imaginait pas un instant que ses services n'étaient pas souhaités, et encore moins que d'autres jeunes femmes avaient soumis leurs candidatures. Pourtant, dans la lettre de Victorine, Florence était certaine d'être attendue, même déjà embauchée, et que sa rencontre avec madame Calder n'était qu'une simple formalité. Elle voulait ce travail. Elle ne repartirait pas à Sainte-Julienne. Florence devait se ressaisir et ne pas se laisser impressionner par les propos naïfs de Jeremy. Elle aurait voulu répondre qu'elle allait

tenter sa chance lorsqu'une femme blonde de taille moyenne, au visage affable, âgée d'une trentaine d'années, le ventre arrondi par une maternité à venir, entra dans la pièce. La dame s'avança vers elle et lui tendit la main.

— Charlotte Reed! Vous devez être Florence.

Florence acquiesça en baissant les yeux, ébranlée par l'élégance de la femme qui se présentait devant elle. Celle-ci se tourna vers le garçonnet.

— C'est très gentil d'avoir accueilli mademoiselle Provencher, Jeremy. Maintenant, peux-tu nous laisser seules, s'il te plaît?

Jeremy salua Florence d'un sourire et sortit en manifestant son mécontentement d'être ainsi chassé. D'un geste cordial, madame Reed l'invita à prendre place dans le fauteuil de velours face au sien.

— J'espère que mon fils ne vous a pas trop ennuyée?

Florence fit non de la tête, malgré son envie de tirer au clair les bribes d'informations données par Jérémy qui la déstabilisaient. Peut-être aurait-elle dû faire preuve de subtilité, mais elle n'y tint pas:

— J'ai cru comprendre que d'autres personnes avaient également posé leurs candidatures...

Charlotte prit un air navré.

— Effectivement, je désespère un peu de trouver la perle rare. Pour tout vous dire, ma grand-mère est une femme difficile à convaincre, et très exigeante.

Florence garda le silence, se faisant déjà à l'idée qu'elle reprendrait le train pour Sainte-Julienne avant la fin de la journée.

Ce constat d'échec l'attrista. Charlotte Reed tenait à la main une feuille que la jeune fille reconnut comme sa candidature. Elle l'avait rédigée quelques jours auparavant en tentant de valoriser ses différentes capacités, sans doute insuffisantes face à la concurrence et à l'intransigeance de madame Calder. La femme la scruta rapidement et lui adressa un sourire bienveillant.

— C'est Victorine qui m'a remis en main propre votre lettre. Je dois avouer que vos compétences m'impressionnent. Je suis presque certaine que vous êtes la personne apte à pourvoir ce poste. Comme je vous l'ai dit, ma grand-mère se montre un peu récalcitrante à l'embauche d'une dame de compagnie. Vous êtes mon dernier espoir.

Florence n'avait aucune idée de la manière de parvenir à convaincre cette vieille femme bornée. Elle n'avait aucun sens de la persuasion. Charlotte ne vit pas l'éclair d'inquiétude qui traversa le visage de la postulante et continua à exposer sa situation.

— Jusqu'ici, je me suis pliée aux volontés de ma grand-mère de ne pas recourir à une dame de compagnie, mais, avec la venue prochaine de ce deuxième enfant, je ne peux me résoudre à la laisser seule. Je ne peux pas à la fois gérer ma propre maisonnée et veiller au bien-être de Granny. Il me faut une solution au plus vite, aussi voulais-je vous rencontrer dès que possible.

C'est cet instant que choisit madame Calder pour entrer dans le salon. La douairière, s'appuyant sur sa canne, passa devant Florence sans même la regarder. L'indifférence de cette femme frêle, mais déterminée pétrifia à la fois petite-fille et candidate. Fiona s'installa sur le dernier siège vacant, impassible.

— Je dois nuancer tes paroles, Charlotte, c'est toi seule qui tenais à ce que nous recevions mademoiselle...

— Provencher, Madame, s'exclama l'intéressée avec nervosité.

Florence se leva, la main tendue vers madame Calder qui la toisait sans faire un geste dans sa direction.

— Peu importe qui vous êtes! Ma petite-fille devrait vous dire que je ne souhaite pas que vous soyez là.

Florence, rabrouée, se rassit. Fiona ne retint pas sa moue mesquine. *Une enfant boudeuse dans un corps grabataire! Parfait!* songea la jeune fille. Espérant remédier au manque de courtoisie de sa grand-mère, Charlotte déclara :

— Granny, je disais à Florence à quel point Victorine l'avait chaudement recommandée...

— Une amie de notre domestique qui vient du même village perdu qu'elle, pour me tenir compagnie, voyez-vous cela! C'est en effet une belle recommandation...

— Granny...

— Dire que c'est ma maison et que je ne peux rien décider par moi-même!

— Vous avez encore votre mot à dire, assura Charlotte.

— Crois-tu? Je remarque que mademoiselle Provencher est déjà prête à s'installer ici. Il semblerait que ton choix soit fait, ma fille.

La dame fixait le sac de Florence posé à ses pieds. Florence regretta son élan de prévoyance, qu'elle considérait à présent comme de l'inconscience, pire, de l'impolitesse. Elle s'avança sur son fauteuil pour essayer de dissimuler son bagage. Elle aurait dû vérifier les mots de Victorine, s'assurer, au moins, qu'ils confirmaient son embauche. Mais Charlotte profita de ce malentendu pour qualifier l'implication de Florence.

— Une jeune femme qui prend soin d’anticiper un tel voyage, qui n’hésite pas à accepter le poste sans vous rencontrer, est la personne la plus qualifiée pour être à vos côtés, Granny.

— Tu me mets devant le fait accompli encore une fois. Je ne serai d’ailleurs pas étonnée que Clinton soit derrière tout ça. Vu ton insistance à me confier à des mains étrangères, je suis certaine que cela vient de ton mari. Si je t’accapare trop, Charlotte, je te libère ! Mais c’est d’une gouvernante pour tes enfants dont tu aurais besoin, pas d’une dame de compagnie au service de ta vieille grand-mère pour calmer ta culpabilité.

— Ce n’est ni le lieu ni le moment d’en discuter de nouveau, Granny. J’insiste pour veiller moi-même sur nos enfants. Cela n’a rien à voir avec Clinton.

Charlotte sentit sa gorge se nouer. Sa grand-mère n’abandonnerait jamais ce sujet épineux. Au décès de ses parents, Fiona avait veillé sur Gregory et elle avec diligence et grande affection, mais l’absence d’une mère avait marqué le cœur de Charlotte. En devenant mère à son tour, elle avait fait la promesse d’être présente pour que ses enfants puissent grandir dans les jupes maternelles. Et si la question était toujours douloureuse, elle était inconvenante face à une étrangère. Charlotte se força à un sourire de convenance.

— Vous avez besoin de quelqu’un, Granny. Admettez au moins que mademoiselle Provencher égayera vos journées...

— Un amuseur public ! Voilà ce que vous allez devenir, mademoiselle Provencher. Sans doute est-ce mieux qu’une infirmière.

— Je voudrais faire tellement plus pour vous, Granny. J’en suis incapable.

Brusquement, la voix de Charlotte se brisa.

— Tu n’as pas besoin de te montrer aussi émotive, Charlotte, la réprimanda Fiona. Dis à ton mari, et rassure-toi sur ce point, que Gregory sera bientôt de retour pour s’occuper de moi.

— Il n’est pas venu depuis des semaines et nous ignorons quand il va revenir, quand bien même il reviendrait.

— Cela suffit ! Je t’interdis de faire l’oiseau de mauvais augure, Charlotte Reed !

La colère et la tristesse traversèrent le regard de Fiona, qui pinça les lèvres. Florence assistait à cette querelle et à cette peur, tacites, entre les deux femmes. Embarrassée par le conflit insoluble, elle se mit à serrer sa jupe. Rien ne se passait comme elle l’avait anticipé. Alors, lasse de subir cet entretien éloigné des convenances, Florence avala péniblement sa salive et s’interposa :

— Merci de m’avoir reçue, Mesdames. Je tenais à vous signifier que Victorine n’est pas mon amie, mais ma cousine. En m’indiquant que votre petite-fille cherchait quelqu’un pour veiller sur vous, Madame, j’ai songé à postuler.

— Je n’ai besoin de personne pour mon bien-être.

— Mais vous êtes chanceuse que vos proches s’en soucient, Madame.

Charlotte jeta un regard, surpris, mais admiratif, à Florence. Les mâchoires serrées de Fiona confirmaient qu’elle avait été piquée au vif. Et Fiona Calder ne se laissait jamais déstabiliser en public, encore moins par une inférieure.

— J’ai rencontré bon nombre d’écervelées. Les recommandations de famille ne valent que pour ceux qui n’ont personne

de mieux à embaucher. Mais vous voilà tenace et audacieuse, Mademoiselle. Dites-moi, en quoi êtes-vous différente des autres opportunistes qui défilent depuis des semaines sous mon toit ?

Florence sentit l'affolement la gagner. Tout à coup, elle avait l'impression d'abuser de la confiance de Charlotte et d'avoir outrepassé son rang. Sa lettre de présentation avait été rehaussée, comme ce type de courrier l'est souvent, et ses connaissances étaient moins complètes que madame Reed semblait le croire. Elle avait fait état de ses notions de piano, du fait qu'elle savait lire et écrire et de ses quelques habiletés avec la langue anglaise. Provenant d'un milieu fort modeste, elle savait ne pas avoir les aptitudes nécessaires sans les valoriser. Florence se sentit ridicule, presque autant que d'être venue avec sa vie entière dans son sac. Certes, elle avait les moyens de rentrer à Sainte-Julienne en reprenant le train, mais elle décida qu'elle ne retournerait pas à la gare. Pas aujourd'hui. Car l'aïeule face à elle, finalement, ne lui inspirait qu'une envie de rébellion, qui décuplait ses aspirations et lui rappelait la vraie raison de ce long voyage. Après avoir retrouvé un peu la maîtrise d'elle-même, Florence tenta un nouvel angle d'attaque.

— J'aurais pu postuler dans une autre maison, Madame, mais Victorine m'a encouragée à venir ici, me vantant les qualités de votre maison et les bons soins de vos employés.

Un léger sourire se dessina sur les lèvres de madame Calder.

— Ainsi donc, vous vous êtes dit : « Puisque cette famille soigne bien son personnel, je dois absolument solliciter un emploi ? » Allons, si vous aviez réellement l'embaras du choix, Mademoiselle, vous seriez déjà repartie, n'est-ce pas ? Je soupçonne que vous n'avez que cette opportunité. Par ailleurs, j'ai peine à croire qu'une fille de votre âge et de votre condition désire devenir dame de

compagnie. Vous devriez plutôt chercher un bon parti et vouloir fonder un foyer pour ne pas finir vos jours à l'abri. Preuve en est, vous ne m'avez toujours pas dit vos compétences !

Florence baissa les yeux. Elle réfléchissait à toute allure. Que pouvait-elle dire ou faire pour la convaincre de sa bonne volonté et de sa valeur ? Soudain, elle décida de lâcher prise. Quitte à se dévoiler un peu trop, elle fut prise d'un brusque élan de sincérité.

— Je viens tout juste d'avoir vingt-deux ans et, en effet, je n'ai aucune expérience en tant que dame de compagnie. Ce en quoi je me distingue des autres filles est que j'ai eu la chance de recevoir une bonne instruction alors que ce n'est pas nécessaire pour une femme de mon rang, vouée au mariage. Mais, madame Calder, peut-être que je préfère «ne pas être à l'abri» plutôt que de me marier si tôt.

Florence s'arrêta, les mains tremblantes. Si ses pensées trop franches rebutaient Fiona, elle n'aurait aucun regret. Face au silence de son auditoire, elle reprit :

— Je ne suis sans doute pas très différente des filles que vous avez reçues, mais je suis plus honnête. Et plus sûre de ce que je veux. J'étais sur le point d'épouser un jeune homme fort estimable, mais j'aspire à autre chose que le mariage pour me valoriser. Votre offre d'emploi, unique, je le reconnais, est la seule occasion que j'aurais pour tenter cette autre vie.

— Ah ! Voilà que notre entretien prend un tour divertissant !

Le ton narquois de la douairière désenchantait Florence, son large sourire d'autant plus. À présent, elle se moquait ? Elle jubilait de la vulnérabilité d'une si jeune fille ? Peut-être était-elle comme ses parents, qui n'entendaient pas son besoin d'anticonformisme et la satisfaction qu'elle aspirait à trouver hors du mariage.

— Ainsi, vous avez fui devant l'autel! Vraiment, Charlotte, Mademoiselle a encore de quoi nous surprendre.

— J'ai plus de dignité que vous m'en prêtez, Madame. Nous ne nous étions pas rendus à l'autel.

Pour la première fois, Fiona Calder observa réellement la jeune femme. Sa fougue doublée de sa candeur commençait à lui plaire. Bien qu'elle fût toujours contre l'idée d'engager quelqu'un pour s'occuper d'elle, Florence Provencher piquait, contre toute attente, sa curiosité. Au moins, elle pourrait s'amuser à l'écouter plaider la liberté des femmes. Elle avait l'audace et les yeux pétillants qu'appréciait Fiona Calder. Si Florence était vraiment décidée à prendre le contre-pied de sa condition, madame Calder pourrait se laisser convaincre. Pour le spectacle, en tout cas. Par ailleurs, elle remarqua que Florence, contrairement aux autres candidates, n'avait pas soulevé la question des gages. Était-ce donc que sa liberté importait par-dessus tout? Sa motivation, non sans l'impressionner, attirait Fiona. Un instant, cette dernière songea à sa propre jeunesse, où elle-même aurait aimé étudier les beaux-arts et profiter de quelques années d'insouciance au lieu de se plier à un mariage presque immédiat après l'adolescence. Les décennies passées n'avaient pas changé le sort des femmes, quoique beaucoup se l'imaginent. La douairière comprenait tout à fait cette urgence d'agir qui semblait envahir l'esprit de cette demoiselle. Cette Florence à la langue bien pendue finirait sans doute par l'amuser. Fiona jeta un œil à Charlotte, attentive jusqu'ici, comprenant que sa petite-fille ne lâcherait pas sa procédure d'embauche. Qu'importe! Autant que le désagrément d'être épiée, faussement écoutée et suivie toute la journée par une intruse soit vécu avec une jeune femme telle que Florence. Madame Calder eut une once d'empathie pour sa

petite-fille, qui n'avait jamais failli à son rôle malgré sa grosseur qui l'épuisait. Elle aimait sincèrement ses petits-enfants, au point qu'elle admettait que leur propre vie ne l'incluait plus toujours.

— J'espère que vous avez encore des choses à raconter, Mademoiselle, car les journées auprès d'une vieille femme peuvent être longues.

Le visage de Charlotte s'illumina et cela émut Fiona.

— Florence doit certainement être fatiguée de son voyage. Conduis-la à sa chambre, Charlotte. Nous nous reverrons plus tard. C'est d'ailleurs l'heure du thé, tu serais aimable de demander à madame O'Sullivan de le faire préparer et à Clotilde de le monter.

Craignant que sa grand-mère ne change d'avis, Charlotte pressa Florence de quitter la pièce. Madame Reed masqua un vertige, trop réjouie d'avoir réussi à faire plier Fiona et de s'assurer ainsi une tranquillité d'esprit méritée. Ou une moindre culpabilité.

* * *

Clotilde se sentait fébrile. Madame Calder lui faisait l'honneur de l'avoir choisie comme dame de compagnie. Jamais elle n'aurait pu aspirer à un poste aussi prestigieux dans son humble condition. Un instant, elle se prit à rêver à toutes ces nouvelles perspectives, ce nouveau quotidien que lui offrirait ces fonctions. Elle retira son tablier blanc garni de dentelles et sa coiffe, qu'elle posa sur la commode de sa chambre. Dénouant ses nattes, elle entreprit de brosser son indomptable crinière blonde. Terminé! Bientôt, elle ne porterait plus cet uniforme qui n'avait pas changé depuis ses seize ans. Madame lui ferait confectionner des toilettes sur mesure et dignes de son nouveau poste. Clotilde songea à la couturière de madame Calder, qu'elle accueillait si souvent pour d'autres

robes que les siennes. Et puis, elle irait faire la mondaine dans les sorties avec Madame. Elle méritait cette ascension sociale, loyale et dévouée qu'elle était à sa patronne. Elle, qui savait à peine lire et écrire, ne connaissait personne à Montréal, n'avait aucune notion musicale, se promit de devenir la jeune femme du monde dont elle rêvait si fort. Grâce à madame Calder, elle serait reconnue à sa juste valeur.